

## Promenade digestive

Julie Mazzieri

Numéro 77, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mazzieri, J. (2019). Promenade digestive. *L'Inconvénient*, (77), 6–8.

# Promenade digestive

SANS MOBILE APPARENT Julie Mazzieri

« Si vous ne savez pas pourquoi il est mort, lui le sait », me disait l'autre jour ma voisine au cours de l'une de nos promenades dans le maquis. C'était dans le journal. Un jeune homme du village d'à côté avait été retrouvé dans un hangar avec une balle dans la tête. Décidément, mes promenades digestives ne sont plus ce qu'elles étaient depuis quelque temps.

À partir du hameau où je me suis installée en arrivant en Corse, deux sorties sont possibles : à gauche dans la montagne en direction du calvaire ou à droite par la route communale qui descend à la bergerie, puis au pont de l'Enfer. Malgré le ciel chargé d'orage, nous avons décidé ce jour-là de nous rendre jusqu'au couvent. Celui-ci se trouve bien au-delà de la croix. Il faut compter au moins deux heures pour faire l'aller-retour par un sentier muletier où plus aucune mule ne pose le pied. Nous y allons rarement. Ma voisine est âgée. C'est une toute petite dame de plus de soixante-quinze ans au caractère rude et fier. Par coquetterie sans doute, elle porte toujours des chaussures compensées qui la rehaussent de ces quelques centimètres qui lui ont été refusés.

Je ne devais pas sortir de mon bureau ce jour-là. Mes pages n'avançaient pas et j'étais d'une humeur exécrable. Il y avait plus d'une semaine que je me battais avec une idée sans pouvoir en tirer quoi que ce soit. La rétivité de ma cervelle me jetait dans le plus grand désarroi. J'avais beau la pousser, la forcer, user de ruses – rien à faire. Elle employait toutes ses forces et sa mauvaise volonté pour m'humilier, lançait des ruades, reculait devant l'obstacle et se cabrait. Il fallait la dompter une fois pour toutes. Avant la tombée de la nuit, la bête capricieuse plierait les reins et avancerait bien gentiment. J'étais prête à la rouer de coups, à lui percer les flancs s'il le fallait. Mais quelqu'un avait frappé à ma porte. C'était ma voisine. J'ai pris mon manteau et je suis sortie.

C'est elle qui marche devant. C'est toujours ainsi et pour rien au monde je ne changerais cet ordre. Cela me permet de ruminer tranquillement. Et de l'observer. Je ne sais pas comment elle peut marcher avec des chaussures pareilles. Il faut voir l'aisance avec laquelle elle pose le pied entre les cailloux, la souplesse des chevilles lorsque la semelle se coince ou bute contre une racine. À force de parcourir le maquis, deux sabots ont fini par pousser. Nous parlons très peu. Il faut tout répéter à cause du vent. Ce n'est que bien plus loin dans la montagne qu'il a été question de cette histoire de mort dans un hangar. Quatre ou cinq phrases tout au plus ont suffi. Quand on y pense bien, il y a très peu à dire sur ce genre de choses. Mieux vaut ménager ses effets.

Si vous ne savez pas pourquoi il est mort, lui le sait, avait-elle alors lâché en redressant la statuette.

Nous avons surtout parlé des chèvres. Nos sujets de conversation sont pourtant fort variés – les coupures d’eau, les élections municipales, le coiffeur, les promotions sur l’électroménager, Dubaï, les pyromanes, les touristes – mais ce jour-là, il a surtout été question des chèvres. Un arrêté préfectoral a été affiché à l’entrée du village : « Il est interdit de laisser divaguer les bovins, caprins, ovins, porcins, équins sur toute l’étendue de la commune. » La divagation des animaux. Il faut parfois reconnaître un certain charme à la langue juridique. En contre-haut du mur de pierres que nous longeons se trouve l’un de ces minuscules cimetières qui surgissent çà et là dans le maquis. Rien à voir avec les orgueilleux tombeaux familiaux de la côte ou du cap. Non, un *campusantu* de trois ou quatre sépultures modestes agrégées au milieu d’un inextricable fouillis d’arbustes et d’épines. J’y suis montée une fois. Et au milieu de ce taillis impénétrable, comme si cela ne suffisait pas, comme s’il fallait rajouter de la végétation à la végétation, un bouquet de fleurs artificielles a été savamment fixé sur les dalles avec du ciment. L’année dernière, quelqu’un est venu installer une clôture autour des pierres tombales. À cause des chèvres. Quel fléau. Elles détruisent tout sur leur passage. Elles sautent par-dessus les murets, grimpent dans les arbres, saccagent les jardins. Ça ne respecte rien, les chèvres. L’été, quand il n’y a plus d’herbe, même les fleurs en plastique, elles les mangent.

Le meurtre n’a été évoqué que bien plus tard et de façon presque détachée. Si la scène devait se trouver dans un roman, on me reprocherait la désinvolture de mon personnage. Or il faut n’avoir jamais passé plus de trois jours dans un village pour croire que les paysans se vautrent dans le drame et les ragots. « Vous êtes au courant ? » m’a-t-elle tout simplement demandé avant d’arriver au calvaire. C’était dans le journal, mais je ne l’avais pas lu. Je n’ai pas saisi le nom du garçon et lui ai demandé de le répéter. Elle parlait de dos. À cause du vent, je ne comprenais toujours rien. C’était ridicule de crier ainsi le nom d’un mort dans la montagne. J’ai senti de l’irritation dans sa voix. J’ai répondu que je voyais qui c’était et nous avons poursuivi notre route en silence.

Une madone en plâtre d’une vingtaine de centimètres se tient de travers au pied de la croix. Des années d’intempéries ont complètement effacé ses traits ; son visage n’est plus qu’un cratère. Le dessus de la tête et les épaules aussi sont grêlés. Les mains et les pieds ont disparu. Seul le cou est demeuré intact. Protégé par l’avancée du menton et les deux pans du voile, il présente une parcelle de chair formidablement rose. Beaucoup trop rose. L’autre jour, après la tempête, nous avons retrouvé notre Vierge un peu plus bas dans la pente. Il faut la caler avec des pierres, mais même avec les pierres, ça finit par bouger, ça ne tient jamais très longtemps. Il faudrait venir avec du ciment –

Du ciment. Voilà ce à quoi je pensais quand ma voisine m’a asséné sa réplique. Je pensais au baquet de mortier qu’affectionne le « milieu ». Drôle de pédiluve tout de même. Je me disais que les chaussures en ciment n’étaient vraisemblablement pas une pratique locale. Jamais entendu parler de cela ici. Absorbée dans mes pensées, je n’avais pas dit un mot depuis un moment. Elle devait croire que je me languissais de savoir ; que je mourais d’envie qu’on me raconte ce que l’autre avait fait pour qu’on le refroidisse. La raison. Le motif. Pourquoi. Cela va de soi.

– Si vous ne savez pas pourquoi il est mort, lui le sait, avait-elle alors lâché en redressant la statuette.

Puis plus rien n’a été dit. Le sujet était clos. Je n’avais pourtant rien demandé. Elle m’avait vexée. Voilà qui m’apprendra à suivre une vieille dans la montagne plutôt que de rester dans mon bureau.

Mais ce n’était pas tout. Juste avant de repartir, elle a eu ce geste étrange. Incongru. Encore plus que les paroles, je crois que c’est lui qui m’a achevée. Elle a plongé la main dans la poche de son manteau pour en ressortir une papillote métallisée qu’elle m’a aussitôt tendue. Un bonbon. Elle m’a donné un bonbon comme on en donne aux enfants parce qu’ils ont été gentils ou pour les consoler.

•

Je ne sais pas pourquoi cette phrase me plaît tant. Et pourquoi elle m'a retournée. *Retournée*, c'est bien le mot. Cette petite vieille qui marchait à nouveau devant moi m'avait retournée comme un gant. Et deux fois plutôt qu'une. Sitôt mise à l'envers, sitôt remise à l'endroit. « Si ça se trouve, c'est un alexandrin », pensais-je, la bouche remplie de sucre. Un trimètre. 6/5/3. Non, pas du tout. Ce n'est pas dans la forme qu'il faut chercher. Peut-être n'était-ce qu'une question de décor. Je me demande si, prononcés au téléphone ou autour d'une table remplie de convives, ces quelques mots auraient eu le même effet sur mon esprit. Et si le crime avait eu lieu un peu plus loin, disons, en Balagne ou dans le Nebbiu ? Combien de kilomètres suffiraient pour l'atténuer ? Je n'en sais rien. N'empêche que je ne pouvais maintenant plus faire un pas sans voir cet homme au fond d'un hangar qui lui savait pourquoi il était étendu là.

Je ne connais pas le nom des arbres, ni celui des oiseaux. Je ne sais pas ce qui est comestible. Je ne cherche pas à connaître ce genre de choses. Cela m'est tout à fait égal. Je ne connais pas non plus le nom de celui que l'on a assassiné. Je pourrais regarder dans le journal en rentrant, mais je sais que je ne le ferai pas. « Si vous ne savez pas pourquoi il est mort, lui le sait. » Elle proposait de ne pas répondre à une question que je n'avais pas posée. En une seule phrase tout était dit sans rien expliquer. Un bonbon aux fruits rouges en guise d'épilogue.

Deux minuscules rabots – voilà à quoi me font penser ses chaussures. Quelle joie de marcher en silence – ni trop vite ni trop lentement – de suivre quelqu'un qui connaît le chemin. Il devrait en être ainsi des livres. Ne surtout rien expliquer. Le plus simple n'a pas encore été dit. « Suivez-moi, c'est par là », devrait se contenter de dire un auteur. Or l'ellipse est si difficile à supporter et lire entre les lignes est si épuisant. « C'est loin », « j'ai froid », « j'ai mal aux pieds », dira le lecteur mal équipé pour la marche. Eh bien, vous n'allez tout de même pas le porter. Laissez-le faire demi-tour et rentrer.

La tâche du romancier contemporain est peut-être beaucoup plus modeste qu'il ne veut le croire. Qu'est-ce que cette manie de vouloir expliquer le monde par la fiction ? Le voilà maintenant qui bavarde sans fin et qui croit panser le monde en proposant des solutions ineptes à un vrai questionnement. « Déjà, qu'il commence par raconter une histoire qui se tienne », me disais-je avec la plus grande mauvaise foi. Mais construire – bâtir, échafauder – une œuvre est si pénible. Pour la fiction aussi il faut du ciment. On préfère donc écrire le nez au vent, chevaucher l'air du temps. L'atmosphère était manifestement aux règlements de comptes et j'allais alors m'en prendre aux complices de toute cette niaiserie littéraire, à ceux et celles à qui est aujourd'hui confié « le monde des Lettres » – mais le couvent était juste là, à droite. Nous étions arrivées.

•

Le couvent n'est plus qu'une immense ruine posée au milieu d'une clairière. De grands murs envahis par le lierre tiennent encore debout. Le toit n'existe plus. Juste à côté de ces vestiges se trouve une maison. Quelqu'un y habite. Le jardin est entretenu. Nous regrettons presque qu'il ne pleuve pas. Si la pluie se mettait à tomber, nous pourrions sonner et on nous ferait entrer.

Avant de repartir, ma voisine s'assoit sur une pierre et se frotte les jambes. Le lecteur ne fera pas le chemin du retour. Toujours on le ménage, on l'épargne.

– Ça devrait tenir, me dit-elle en regardant le ciel noir au-dessus de nos têtes.

J'ai très envie de lui dire que je vais la mettre dans mes pages, oui, elle et sa phrase, le mort, le hangar, ses semelles, le maquis tout entier, la Vierge grêlée, le couvent et même les chèvres ; il y aura de la place pour tout le monde, je vous ferai tous rentrer. Mais je ne dis jamais ce genre de choses. Il est si difficile d'être sincère sans être ridicule.

– Vous chaussez du combien ? lui ai-je demandé. ■